

Jean-Marie PRIVAT, dir., *Dragons entre sciences et fiction*

Paris, CNRS Éd., Paris, 2006, 203 p.

Monique Bile

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7957>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.7957](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7957)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 30 juin 2006

ISBN : 978-2-86480-869-5

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Monique Bile, « Jean-Marie PRIVAT, dir., *Dragons entre sciences et fiction* », *Questions de communication* [En ligne], 9 | 2006, mis en ligne le 30 juin 2006, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7957> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7957>

---

**Jean-Marie PRIVAT, dir., *Dragons entre sciences et fiction*.**

Paris, CNRS Éd., Paris, 2006, 203 p.

Cet ouvrage est le résultat d'un colloque international qui s'est tenu à l'université de Metz en septembre 2005, en parallèle à l'exposition « Dragons » du château de Malbrouck, à Manderen (Moselle). Visible depuis avril 2006 au Museum national d'Histoire naturelle de Paris (sous une forme plus naturaliste), l'exposition avait été initiée par le Conseil Général de la Moselle qui a apporté son concours à l'édition de ce livre, dont le maître d'oeuvre est Jean-Marie Privat, professeur de littérature et d'ethnologie à l'université Paul Verlaine-Metz. Ce dernier n'en est pas à son coup d'essai, il a organisé un premier colloque international sur les dragons, en juin 1998 à l'université de Metz, qui a abouti à un ouvrage publié sous sa direction (*Dans la gueule du dragon, histoire, ethnologie, littérature*, Sarreguemines, Éd. Pierron, 2000), où étaient proposées des grilles de lecture de ces monstres que sont le Graoully, dragon messin, la Tarasque, dragon méridional ou la Bête de l'Apocalypse.

Dans l'imaginaire culturel occidental, le dragon est un animal maléfique vaincu par un héros civilisateur, païen ou chrétien – saint

Clément tuant le Graoully – souvent associé à une femme, princesse destinée à être sacrifiée au monstre ou sainte domptant le dragon (sainte Marthe et la Tarasque). En contraste avec cette connotation négative, la perception positive du dragon asiatique en tant qu'entité culturelle, religieuse, sociale, et la réinterprétation symbolique du dragon dans l'Europe contemporaine, soulignent son ambiguïté sémantique fondamentale. C'est que le dragon est l'être hybride par excellence, par sa configuration physique (ailé ou non, chtonien ou aquatique), ses représentations métaphoriques et ses réinterprétations artistiques. Cette figure symbolique (presque) universelle est ici l'objet de vingt communications, précédées d'une présentation de la thématique et des enjeux par Jean-Marie Privat (pp. 5-9). L'hybridité existentielle du dragon le situe bien « entre sciences et fictions », dans la mesure où il sollicite des univers scientifiques et/ou imaginaires, que les auteurs étudient, par une démarche pluridisciplinaire, en cinq chapitres, domaines d'élection des dragons.

Dans le premier chapitre, consacré aux « dragons des sciences » (pp. 12-51), on assiste, pour ainsi dire, au désenchantement du dragon, dont l'acte de décès officiel est dû à Georges Cuvier, instaurateur au XIX<sup>e</sup> siècle, de la classification des grands groupes animaux, comme le rappelle Philippe Taquet (pp. 12-17). C'était aller contre une tradition religieuse vivace, souligne Michel Meurger (pp. 18-23), puisque la genèse du dragon a pu servir au jésuite allemand Kircher au XVIII<sup>e</sup> siècle à étayer la thèse de la génération spontanée qu'il défendait. Mais, quand on parle de dragon, de quoi parle-t-on demande Jacques Ivanoff à propos de l'Asie du Sud-Est (pp. 24-33) où l'histoire de l'art a favorisé le syncrétisme indo-asiatique de plusieurs figures fabuleuses ? Le dragon chinois, étranger, symbole du pouvoir temporel, se démarque des « faux dragons », le nâga, gardien du bouddhisme, le makara, serpent de mer dans la mythologie indienne, le kalah, être à une seule mâchoire, tous ces animaux serpentiformes symbolisant la voie bouddhiste, mais dotés d'une évolution propre. Une autre question a trait à la nature maléfique/ bénéfique du dragon aquatique, étudié par Aliette Geistdoerfer

(pp. 34-39) : si, dans la plupart des sociétés pré-chrétiennes, le dragon mythologique, associé à l'eau, représente la force de la nature, diabolisé par la religion judéo-chrétienne, parfois, il n'en conserve pas moins ses qualités régénératrices, en vertu de son hybridité ontologique. « La sémantique de l'hybride » est l'objet des réflexions de Guy Achard-Bayle (pp. 40-51), pour qui la langue, par le biais du lexique, est le lieu de l'hybridité et de l'hybridation. Or, si les emplois figurés du substantif dragon (« cette femme est un vrai dragon ») font sens au niveau pragmatique, ses rares désignations coréférentielles (« monstre ») l'opposent au crocodile, dont les nombreuses variantes médiévales sont riches sémantiquement; l'hybridation ontologique et linguistique est alors à chercher du côté du *caméléopard* d'Edgar Poe, traduit par Baudelaire, et, en quête d'une archéologie du sens, on peut s'interroger sur les usages contemporains distincts des mots « hybride » et « métis(sé) ».

Le deuxième chapitre (pp. 53-93) fait le point sur les dragons des religions. Pierre-Marie Beaudé (pp. 54-60) analyse le rôle fonctionnel des dragons ou monstres de la Bible. Comme les récits de cosmogonie du Proche-Orient ancien, dans lesquels l'hybridité du chaos explique la non-hybridité du monde ordonné, la Bible, selon les commentaires juifs, relie la création du monde à la parole de Dieu qui sépare, distingue et interdit l'hybridité ; donc les dragons, êtres hybrides, sont désormais du mauvais côté. Mais les choses ne sont pas toujours aussi univoques. Parfois, la religion réserve aux dragons une fonction exorcisante, suggère Pascal Collomb (pp. 61-71) : les dragons processionnels, représentés surtout dans les processions des Rogations dès le milieu du XII<sup>e</sup> siècle et popularisés par la célèbre *Légende dorée* de Jacques de Voragine, sont utilisés par le clergé comme une figure du pêcheur converti, en même temps qu'ils racontent l'émergence de la mythologie urbaine. De plus, ils sont perçus par certains théologiens comme des êtres réels, affirme Mireille Chazan (pp. 72-84) : dans son *Traité des saintes images*, le théologien belge Molanus décrit, au XVI<sup>e</sup> siècle, ces êtres hybrides qu'après le décret

du concile de Trente sur les images, il est licite de représenter; munis de tous leurs attributs physiques (cornes, queue, ongles). Et Marcello Castellana (pp. 85-93) est en droit de dégager un rapport, de prime abord, surprenant, entre l'estragon – *l'artemisia dracunculus* des botanistes – et le dragon : le sang menstruel, dont l'estragon peut limiter la perte, et le sang du dragon à la fonction fertilisante, renvoient à un système de représentations qui débouche, une fois encore, sur l'affirmation d'une hybridité fondamentale du dragon.

Avec le troisième chapitre, le dragon entre dans la littérature (pp. 95-119). Francis Berthelot cerne l'hybridité dans *Le Serpent à colerette*, conte paru en 2003 et illustrant ce qu'il est convenu d'appeler le « merveilleux noir » (pp. 96-101) : l'hybridité est partout, dans le texte, chez l'auteur, chez le commentateur, qui ne font qu'une seule et même personne, sorte de mise en abîme vertigineuse. Danielle Aubry (pp. 102-109), montre comment Thomas Harris actualise le thème biblique du Grand Dragon Rouge et de la Femme vêtue de Soleil, traité picturalement par William Blake, pour son roman *Dragon Rouge*, paru en 1981. Hannibal, l'un des prédateurs du roman, tueur en série dans la lignée de Jack l'Éventreur, est le prototype du personnage qui transgresse les interdits et symbolise Satan, le Mal absolu, dans l'Amérique néolibérale contemporaine. Enfin Marie-Christine Vinson, maître de conférences, IUFM de Lorraine (pp. 110-119), s'intéresse aux jeux d'hybridation culturelle produits par la littérature de jeunesse, où interviennent dragon et héroïne (et non plus héros), qu'elle soit princesse, sainte, fille-dragon. Les représentations traditionnelles sont inversées : la princesse ne veut pas être délivrée, le dragon anthropomorphe (il parle) aide à l'égalité des sexes et à la découverte de la sexualité féminine ; le thème de la sainte est remplacé par celui de la petite fille qui apprend au dragon sale à devenir propre – à la propreté de l'âme se substitue la propreté du corps –, la fille-dragon, à l'inverse de Mélusine, doit vivre en acceptant avec fierté sa différence. Mais le corpus, tout en socialisant les dragons, sait renouer à sa façon avec le fonds légendaire. Sainte Marthe domptant le dragon avec sa ceinture a fait école !

Le quatrième chapitre introduit aux dragons de l'art (pp.121-157). Sur le dragon, emblème de l'empereur chinois, et le phénix, emblème de l'impératrice, Xiaohong Li (pp. 122-130) se livre à un décryptage des signes complexes, le dragon-phénix et le phénix-dragon révélant des situations historiques et mythologiques diverses qui ont fait place au dragon chinois classique. Tai Nguyen et Jean-Claude Lejosne analysent le sens des contacts, dans la Péninsule indochinoise, entre le nâga du monde hindouisé et le dragon du monde sinisé (pp. 131-142). Le nâga, serpent cosmique très présent dans l'iconographie bouddhique, mythe adopté par la civilisation khmer, et le dragon vietnamien, lié au mythe fondateur de la nation, tous deux éléments de la culture populaire, présentent des points communs, mais aussi des différences radicales au niveau du sacré, même si l'amalgame est en train de s'accomplir, sur l'internet, qui propose des « hybrides d'hybrides ». Patrick Absalon (pp. 143-152) définit la dynamique des rapports sémantiques entre dragon, illustration de la monstrosité, et peinture contemporaine, à partir des oeuvres de Félix Vallotton (*Persée tuant le dragon*, 1910), et d'Alekos Fassianos (*Persée*, 1995), et des textes théoriques de Michaux ; l'hybridité du dragon renvoie à l'hybridité de l'art qui signifie opposition à la norme, liberté artistique et reconnaissance de l'Autre. Tudor Banus, auquel on doit aussi les illustrations de la couverture (pp. 153-157), interprète le schéma du dragon et de la vierge qu'il doit dévorer ou qui le soumet avec sa ceinture, comme l'expression d'un acte magique et érotique.

Le dernier chapitre concerne les « dragons des anthropologues » (pp. 159-197). Nicole Belmont (pp. 160-169) voit, dans le thème du dragon à sept têtes et de la sorcière, la métaphore du double lien oedipien dont le héros doit se libérer, et, dans le mariage du héros, modeste socialement, avec la princesse, un message naïvement subversif. Suzanne Chappaz-Wirhner s'intéresse au dragon carnavalesque qui, maléfique, meurt en automne, pour renaître, bénéfique, au printemps, dans le village de Naters et la ville de Brigue (Haut-Valais), opposés par une rivalité ancienne : ce dragon y est la figure

parodique d'une régénération cosmique et sociale. Jean-Paul Resweber propose une interprétation psychanalytique du dragon (pp. 178-187) comme modalité de la filiation : trois niveaux de lecture sont postulés : le dragon-archétype renvoyant aux origines du monde, donc à notre origine, le dragon-symbole comme reflet du rapport à la figure paternelle, et le dragon-signifiant, expression du désir du sujet. Enfin Jean-Marie Privat (pp. 188-200), intrigué à juste titre par la dénomination d'un village auvergnat Saint-Privat-du Dragon, fait part du résultat de son enquête : si Saint-Privat (III<sup>e</sup> siècle) n'a jamais tué de dragon, et si le « dragon » du toponyme ne réfère sûrement pas à l'animal, l'histoire permet d'expliquer la constitution du toponyme, mais la perte du sens originel a comme corollaire l'émergence d'un discours polyphonique, révélateur de l'imaginaire toponymique.

On l'aura compris, cet ouvrage se propose de circonscrire les différentes fonctions du dragon, figure imaginaire universelle, en prenant pour postulat que son hybridité ontologique est le point de départ d'un riche sémantisme, qui alimente différents domaines de l'activité humaine (religion, art, littérature, science). L'ordonnement du livre répond à cette thématique, chaque article insistant sur l'ambivalence du dragon et convoquant divers niveaux cognitifs. En particulier, on saura gré aux auteurs d'avoir varié les points de vue : il suffit de songer aux rapports qu'entretient le dragon avec d'autres animaux imaginaires (phénix, licorne), à la réception du dragon à l'époque contemporaine, aux associations psychanalytiques. Le but de l'ouvrage, proposer deux lectures complémentaires et opposées, du dragon comme élément de l'agencement du monde et figure subversive de transgression, est pleinement atteint. Une iconographie originale (83 illustrations, dont 41 en couleurs) agrémente la lecture; le style est alerte, savamment dosé d'expressions simples et de termes techniques nécessaires. L'argumentation, qui prend toujours en compte les interprétations plurielles, emporte l'adhésion. La bibliographie, mise à jour et due à des spécialistes, est l'outil de travail indispensable pour approfondir une problématique. Car cet ouvrage, qui a le

mérite de convaincre – si besoin est – du bien-fondé d'une étude pluridisciplinaire sur le dragon, en appelle un autre (ou plusieurs autres ), tant les pistes de recherches sont nombreuses et prometteuses pour les « dragonologues ». Le grand public, quant à lui, devrait y trouver son compte dans l'intérêt qu'il manifeste pour les dragons.

**Monique Bile**

*HISCANT, université Nancy 2*

*Écritures, université Paul Verlaine-Metz*

Monique.Bile@univ-metz.fr